

18^{ème} dimanche du Temps ordinaire, Année B, 1^{er} août 2021

*Lectures : Ex 16,2-4.12-15 ; Ps 77 ; Ep 4,17.20-24
Évangile selon saint Jean 6,24-35*

Homélie du frère Jean-Christophe de Nadaï

Travaillez, dit Jésus, à la foule qui l'avait cherchée pour recevoir encore du pain de sa main.

Le travail n'est pas une œuvre comme une autre. Le mot même l'indique, qui dérive d'un terme désignant un supplice d'esclave, le *tripalium*. Ce supplice présentait d'ailleurs quelque conformité avec celui que souffrit Notre-Seigneur. Le *tripalium* était en effet composé de trois pieux, dont deux formaient une croix de saint André, tandis que le troisième était pour dresser l'instrument debout au sol. Le *tripalium*, le travail et la croix différaient en ceci, que le travail n'était pas destiné à faire mourir l'esclave, celui-ci n'étant pas cloué sur les pieux, mais attaché à eux. Cependant, ce supplice pouvait durer longtemps.

En désignant comme un travail l'activité par quoi l'homme gagne son pain ici-bas, notre langue française relève tout ce que notre condition a de pénible. « Travaillez, prenez de la peine », fait dire La Fontaine au laboureur à l'adresse de ses enfants. La sainte Écriture nous déclare qu'il n'entraîne pas dans les desseins du Créateur que l'homme gagnât sa vie au prix de tant de peines. Ce n'est pas qu'Adam innocent dût demeurer oisif : *Le Seigneur Dieu prit l'homme et le plaça dans le jardin d'Eden pour le cultiver*. Mais il est à croire que tout devait heureusement succéder à ses soins, et qu'aucun ne devait demeurer infructueux. Mais désormais : *C'est par un travail pénible que tu tireras du sol ta nourriture tous les jours de ta vie. Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front*.

Si les peines de ce siècle sont l'effet d'un châtement divin, Dieu certes s'est montré sévère. Cependant ce Dieu est Père : toujours sa miséricorde domine sur sa justice. Adam, recueillant sans effort les fruits de la terre, laissa périr pour lui les fruits du ciel. Qui obtient tout si facilement oublie qu'il n'est que créature, et il met en oubli son Créateur. Adam, trop heureux, est tombé de sa gloire. Mais heureuse notre misère d'aujourd'hui, si elle nous engage à nous tourner vers le ciel, d'où vient notre relèvement.

Mais peut-être, mes frères, dressé-je à vos yeux un tableau trop noir de notre condition présente. Les œuvres de notre génie nous épargnent aujourd'hui tant de besognes pénibles et serviles, si du moins on accepte de fermer les yeux sur ces pays où l'activité de tant d'hommes s'avère presque aussi mécanique que le sont les machines qu'ils font marcher, de sorte qu'on ne sait plus qui emploie qui, de la machine ou de l'homme. Du reste, il semble qu'aient toujours existé des heureux du travail. Voyez le laboureur de la Fontaine, qui avait détourné ses fils de vendre la terre familiale, sur l'assurance qu'un trésor s'y trouvait caché : « Le père mort, les fils vous retournent le champ / Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an / Il en rapporta davantage. / D'argent, point de caché. Mais le père fut sage / De leur montrer avant sa mort / Que le travail est un trésor. »

Là où est ton trésor, dit le Seigneur Jésus, *là aussi sera ton cœur*. Il semble que le siècle n'ait d'autre trésor à offrir à l'homme, pour que l'homme y mette son cœur, que le travail ou les loisirs. Mais Dieu se révèle lui-même à la terre, pour avertir l'homme de *n'amasser pas de*

trésors sur la terre, mais dans le ciel. Il se révèle à la terre lors de l'exode des Hébreux, en couvrant la terre d'un pain venu du ciel : une nourriture pour l'homme mais que l'homme ne paya d'aucun travail. Celle que Jésus-Christ devait, quelques siècles plus tard, donner aux foules, présentait-elle aussi ce caractère de gratuité : c'est la figure de la grâce, c'est la figure du Royaume des cieux, désignée en regard d'une terre où tout se paie, et où l'on n'a rien sans rien.

Entre les Hébreux de l'Exode et les foules du nouveau Testament, il y a toutefois cette différence, que les premiers n'avaient d'autre séjour que le désert, tandis que les autres n'étaient allés au désert que pour voir Jésus guérir les malades et entendre son enseignement. Les premiers ne pouvaient travailler : il fallait bien que Dieu les nourrît. Les autres avaient un emploi, un métier, une terre. Et voilà qu'ils prétendaient que Jésus renouvelât chaque jour pour eux l'analogie du prodige produit jadis par le Seigneur en faveur de leurs pères.

Ils voulaient, en somme, vivre sur terre sans rien faire. Les faveurs matérielles reçues de Dieu flattent ainsi parfois notre paresse. Nous réduisons le ciel aux vues de notre terre. Il faut que Jésus nous désabuse, en nous enseignant à travailler pour le pain du ciel que lui-même nous donnera. Mais le Seigneur paraît ainsi parler contre le sentiment commun : car pourquoi travailler, dira-t-on, pour ce qui est donné ?

Que faut-il faire, disent les foules, pour travailler à l'œuvre de Dieu ? – L'œuvre de Dieu, répond Jésus, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. Non, certes, ce n'est plus là un pain à gagner à la sueur du front. Il suffit de croire. Encore n'ai-je pas à me mettre en peine pour croire, puisque croire, Jésus le déclare, c'est d'abord l'œuvre de Dieu en l'homme. Elle est de Dieu, donc, mais elle est mienne aussi : c'est là mon *travail*. Il s'agit en effet, selon la lettre du grec, *de travailler le travail de Dieu*, dans une union parfaite du cœur de l'homme et du cœur de Dieu. Le pain du ciel, le pain des élus, n'est qu'en apparence le salaire de leurs efforts pour se conformer aux commandements et à la volonté de Dieu. Mais en vérité, il s'agit de ne pas dérober le désert de son âme à cette manne descendue du ciel comme une rosée au baptême pour s'unir d'amitié à ma volonté. « Incroyable que Dieu s'unisse à moi » objecte l'incroyant à Blaise Pascal, comme les Hébreux disaient devant la manne : *Qu'est-ce que c'est ?* Cet incroyable est précisément l'objet de la foi. Dieu tout entier a fait sa demeure en nos âmes. Il n'est rien qu'elles doivent encore désirer : plus de faim à souffrir. Et cependant, pour être effectivement rassasié de ce Dieu qui est en moi, il me faut sortir de chez moi, et de moi-même. Pour le goûter en moi, il me faut désirer le recevoir hors de moi, à la table commune de son Église, où chacun, goûtant le même pain, est cependant aimé d'un amour unique.